

Marie-Danielle PIERRELÉE, Principale du Collège Anne Frank¹ du Mans

✓ **Qu'est-ce qui vous a amenée aujourd'hui dans ce collège expérimental?**

Marie-Danielle PIERRELÉE: La volonté de participer à une école citoyenne qui prépare les jeunes à prendre leur place dans le monde en solidarité avec les autres. C'est le résultat d'un parcours fait de choix et de hasards. Ainsi, rentrer à l'éducation nationale ne fut pas du tout une volonté de ma part; ce fut une contrainte. À partir de cette contrainte, j'ai essayé de mettre en application des valeurs auxquelles je croyais, mais j'aurais pu les réaliser dans d'autres domaines.

✓ **D'où venaient ces valeurs?**

M-DP: De mon héritage familial. J'ai vécu dans une famille de milieu populaire, et mon père est mort très jeune. Les choses ont été dures mais on a tenu le coup collectivement, parce qu'on a pu compter les uns sur les autres. Je ne suis pas sûre que l'école ait été pour quelque chose dans l'acquisition de ces valeurs. J'ai vécu l'école assez durement. Ma mère a fait le choix de m'envoyer au lycée privé de la ville parce que j'étais boursière et que c'était important pour elle qu'on acquière de l'autonomie. J'ai vécu

ces années-là comme un voyage dans un monde étranger qui n'était pas le mien, ni culturellement, ni socialement: à cette époque, relativement peu d'élèves de milieu populaire faisaient des études secondaires. À la fois, je me suis construite avec l'école et contre elle: elle m'a donné des outils pour penser, pour progresser et en même temps, elle était un lieu de discrimination et de honte. Je trouvais injuste que, par le fonctionnement même de l'école, cette immense richesse qu'est le savoir soit réservée à une catégorie sociale.

✓ **On pourrait dire que vous avez des comptes à régler avec l'école...**

M-DP: Absolument! Mais je pense avoir appris à les régler positivement, c'est-à-dire pas seulement en dénonçant, mais en participant à la construction d'une école plus juste, dans l'intérêt du plus grand nombre.

✓ **Quel genre d'élève étiez-vous?**

M-DP: Une élève qui ne devait pas se faire remarquer. Parce que c'était le prix de ma survie. J'étais une assez bonne élève, effacée, timide, qui ne prenait pas la parole en classe. Il ne fallait pas se faire

Photos: François TEFNIN



remarquer des profs en ayant de mauvaises notes mais en même temps, il s'agissait de garder sa place pour éviter de se faire encore plus marginaliser. Peut-être est-ce ce que j'ai le plus de mal à vivre aujourd'hui: apparaître publiquement comme quelqu'un qui fait des choses différentes. Cela a renforcé un courant de violence et d'agressivité contre moi, que j'ai parfois du mal à supporter. À l'époque, je gérais cela mieux en restant dans le coin, en passant inaperçue. Je crois que c'est un choix de survie de beaucoup d'élèves de passer inaperçus.

✓ **Que représentait le fait de faire des études pour votre famille?**

M-DP: C'était le désir de ma mère. J'ai toujours vu ma mère et mon grand-père maternel beaucoup lire. Il y avait un désir de connaissance dans cette famille, et certainement une frustration de ne pas avoir plus accès à l'école. À la fois, c'était une fierté pour ma famille, mais il y avait aussi une demande de conformité. La question de la fidélité à mon milieu s'est posée à l'université. J'ai pris conscience que j'étais en train de "changer de camp" et cela a été insupportable. Du coup, j'ai repris contact avec les paysans de mon village desquels j'étais séparée, puisque j'étais partie à la ville à 11 ans. Mai 68 est arrivé et a constitué un choc, notamment par l'analyse de l'école de la reproduction, grâce aux écrits, entre autres, de BOURDIEU. Ce choc m'a permis de retrouver mes racines et de recréer des liens avec tous ces gens avec lesquels je me sentais de plain-pied, mais pas tout à fait, parce que j'avais fait un autre parcours. Je me suis demandé comment être avec ces gens qui m'étaient proches tout en étant ailleurs, à une autre place. J'ai délibérément quitté mes études supérieures d'histoire et de sociologie et je suis partie travailler à la CFDT (Confédération Française Démocratique du Travail) sur la question des relations avec le tiers-monde. Je me sentais quelque part fidèle à une histoire et en même temps, à une place où je pouvais mettre les compétences que j'avais acquises au service de ces gens. Mais à ce moment-là, ma mère a eu le sentiment d'une trahison parce qu'elle voyait que cela marchait, et elle n'a pas compris pourquoi je n'ai pas continué le plus loin possible.

✓ **Vous êtes pourtant revenue à l'école...**

M-DP: Oui. Quand on a travaillé à la CFDT et qu'on quitte la région parisienne, retrouver du travail n'est pas très facile. J'ai passé un concours et je me suis retrouvée à l'éducation nationale. Je suis devenue prof, et la question qui s'est imposée à moi était: "Comment est-ce que les enfants des militants CFDT que je côtoyais, qui étaient ouvriers dans les entreprises textiles et de la chaussure, comment est-ce que je vais faire pour que leurs enfants se sentent à l'aise et de plain-pied dans cette école, progressent et apprennent sans être obligés de trahir? Sans renier l'endroit d'où ils viennent et même, en en étant fiers?".



✓ **Quelles sont les personnes qui ont eu une influence particulière sur votre parcours?**

M-DP: Des personnes que je n'ai jamais rencontrées: BOURDIEU, certainement. Une rencontre très humaine aussi: Cécile DELANNOY, qui était la rédactrice en chef des *Cahiers Pédagogiques* et qui travaillait à Nantes dans le centre de formation que j'ai fréquenté. Elle m'a fait rencontrer les gens des *Cahiers* qui m'ont aidée à me former à une réflexion politique sur le sens de l'école, à des pratiques dans la classe... C'était très différent de la formation technicienne que j'avais reçue de l'éducation nationale: cette mouvance des *Cahiers* a constitué une famille à laquelle j'ai rendu la pièce en étant secrétaire de rédaction pendant des années par la suite. J'ai aussi beaucoup lu.

✓ **Ce qui est frappant dans ce collègue, c'est la place de la pédagogie...**

M-DP: La pédagogie, c'est second. Ce qui est premier, c'est la mise en marche de chaque enseignant; c'est de poser une rupture avec le passé en disant: "Cela ne peut plus continuer comme ça; qu'est-ce que moi je vais faire?". À ce moment-là, nous avons des problèmes à résoudre et on va se chercher ses maîtres; mais ce ne sont pas les maîtres qui décident pour nous ce qu'on doit savoir ou pas. Ici, nous sommes persuadés que nous avons beaucoup à apprendre.

✓ **Comment voyez-vous votre avenir?**

M-DP: Pour changer vraiment l'école, les gens du dedans ne peuvent pas y arriver seuls. Il faut une

